

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT :

3s. 9d., payable invariablement d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Si la guerre est la dernière raison de peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

1re insertion, 8 cts. la ligne

2me " etc., 2 cts. "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

A nos lecteurs.

CAUSERIE DU JOUR DE L'AN.

C'est la coutume au commencement de la nouvelle année, de visiter ses amis et les membres de sa famille, ou du moins de leur écrire à cette occasion. Il est vrai qu'on a considérablement simplifié la chose dans nos villes ; on se contente d'envoyer ses amitiés ou les témoignages de sa considération sur un petit carré de papier qui ne coûte pas même un quart de sou. Voilà qui n'est certainement pas cher ! Un quart de sou d'amitié, de considération, c'est bien peu. Il en est de ces choses là comme de l'or : on n'en doit pas avoir gros pour un quart de sou.

Nous n'aimons pas cette façon d'agir, aussi nous n'en usons guère ; nous préférons les délicieux entretiens de famille ; et si vous voulez le permettre, chers lecteurs, nous allons faire une causerie du premier jour de l'an, mais une causerie véritable, absolument comme si nous étions assis au coin du feu, chose fort agréable par le temps qui court.

D'abord il est bon que vous connaissiez notre vœu le plus ardent : " Que la bénédiction du ciel accompagne tous les abonnés de la *Gazette des Campagnes*, dans tous leurs travaux, dans toutes leurs entreprises, pendant l'année qui commence et celles qui suivront.

Maintenant mettons-nous à l'aise et parlons des affaires du temps et des nôtres aussi. Voilà donc encore une année qui vient de disparaître dans la nuit des temps ; mais avant que nous en ayons entièrement perdu le souvenir, disons ce que nous en pensons. A-t-elle rempli nos espérances ? — vous a-t-elle accordé l'objet de vos désirs ? — Vos champs vous ont-ils rendu au centuple la semence que vous leur aviez confiée ? — Ah ! je vous entends ; il y a eu du bon et du mauvais, c'est-à-dire qu'à côté des quelques jouissances que vous avez goûtées, des quelques farceurs que vous avez reçus, s'est toujours trouvé la souffrance.

Que voulez-vous, c'est là la vieille histoire de l'humanité ; c'était comme cela avant nous, ce sera encore la même chose après. On a beau dire et beau faire, la vie a toujours ses tristesses, il y en a partout, mais beaucoup plus là où Dieu et la vertu ne règnent plus. La vie est toujours la vie, c'est-à-dire ; un verre d'absinthe dans lequel se trouve un petit morceau de sucre, et chacun s'empresse d'avaler l'absinthe pour avoir le sucre !

Mais, nous direz-vous, si nous ne pouvons pas espérer de devenir plus heureux dans l'avenir qu'aujourd'hui, que signifie donc ce progrès dont on nous parle tant ? Ah ! le progrès, voilà un mot dont on abuse étrangement et que l'on emploie souvent pour exprimer tout le contraire de ce qu'il signifie, et si tous les malheureux, tous ceux qui souffrent attendent après ce progrès pour être délivrés de leurs peines, ils les porteront encore longtemps ! Le progrès ! s'il faut en croire ses plus chauds et ses plus aveugles partisans, nous fera bientôt arriver à une époque où l'homme n'aura plus besoin de travailler, où les peuples n'auront plus besoin de lois, où toutes les nations se tiendront unies dans un étroit embrassement ! Vous, braves cultivateurs, qui avez appris votre catéchisme, vous riez à gorge déployée d'une théorie si insensée, et vous avez grandement raison, puisque le travail a été imposé au premier homme, et à tous ses descendants, jusqu'à la fin des temps.

— Mais, nous direz-vous, n'y a-t-il pas un véritable progrès et ne pouvons-nous pas, en réalité, améliorer notre position ?

Oui, il y a un véritable progrès, un progrès que Dieu désire, et qu'il commande, et ce progrès doit exister dans l'ordre spirituel, dans l'ordre intellectuel, et dans l'ordre purement temporel. D'abord dans l'ordre spirituel : Par exemple, Dieu fait une obligation à chaque individu comme à chaque peuple d'avancer tous les jours dans le chemin de la vertu, de corriger les défauts qui les empêcheraient d'arriver à lui, etc. Si les individus et les peuples sont fidèles à exécuter cette obligation, ils sont dans la voie du véritable progrès, du progrès par excellence. En

second lieu, dans l'ordre intellectuel : Dieu désire que l'homme travaille à développer toutes les facultés de son esprit, afin de mieux comprendre la parole divine, le langage de tous les êtres de la création. Si l'homme s'empresse d'exécuter ce désir de son créateur, il est encore dans la voie du véritable progrès. Troisièmement enfin, dans l'ordre purement temporel : Vous entrez dans une forêt pour vous y établir, vous en abattez un arpent, deux arpents et vous semez des céréales à la place des arbres abattus, vous avez en retour une abondante récolte ; voilà du progrès, pourvu que vous en fassiez un saint usage. Vous avez une terre épuisée, et chaque arpent vous donne à peine pour couvrir les frais de culture, vous améliorez cette terre par votre travail, par les soins que vous lui donnez, et vous lui faites produire trois, quatre et cinq fois plus ; voilà encore du progrès tel que la divine Providence le veut. Mais, vous employez l'augmentation de vos revenus à satisfaire votre amour d'un luxe effréné, à vous créer de nouveaux besoins, à nourrir et à accroître votre sensualité, etc. Est-ce là du progrès, comme des hommes qui ne voient que la terre, l'ont proclamé tant de fois ? Non, assurément ; au contraire, en vous conduisant ainsi, vous élevez des obstacles au progrès, vous l'anéantissez, pour ainsi dire.

Maintenant que vous connaissez en quoi consiste le progrès, voyons si notre époque est véritablement une époque de progrès.

La société aujourd'hui est-elle contenue dans des limites d'ordre, de paix, de bonheur, d'équité plus qu'autrefois ; les lois sont-elles plus respectées, mieux exécutées ? Les fidèles sont-ils plus soumis à leurs pasteurs, la jeunesse respecte-t-elle plus la vieillesse, les enfants sont-ils plus dociles aux enseignements de leurs parents ? Y a-t-il plus de charité, plus de bienveillance dans les rapports sociaux qu'autrefois ? Y a-t-il plus d'esprit de sacrifice, plus de dévouement ? L'usage que l'on fait du revenu de ses terres, de son commerce, est-il plus chrétien ? — Nous ne le croyons pas, et nous sommes convaincu que vous êtes de notre opinion, et s'il y a quelque part progrès matériel, nous ne doutons pas qu'il ne soit complètement anéanti par l'abus que nous en faisons.

Pourtant nous pouvons progresser et nous le devons ; et l'année qui commence ne sera pour nous une bonne et heureuse année, qu'autant que nous entrerons sérieusement dans cette voie. Si vous nous regardez comme un véritable ami, écoutez le conseil que nous vous donnons aujourd'hui, et il vous procurera les plus grands avantages : Progressez, mais avant tout, progressez dans l'ordre spirituel ; progressez dans l'ordre intellectuel ; progressez aussi dans l'ordre temporel, suivant la véritable signification de ce mot.

Maintenant, chers lecteurs, parlons de nos affaires de famille de notre petite *Gazette*, qui est votre enfant à tous. En êtes-vous satisfaits, avez-vous des reproches à lui adresser ? Ne craignez pas plus de lui dire la vérité qu'elle ne craint elle-même de vous la dire. Vous le savez, elle est rude parfois, quand le devoir l'exige, elle n'aime pas à laisser passer l'erreur sans lui donner un coup de patte ; mais en serait-elle moins digne de votre confiance parce qu'elle aime la vérité avant tout ? Non, sans doute. Quant à nous, nous sommes content d'un très-grand

nombre d'entre vous, mais nous ne sommes pas satisfaits de tous. D'abord nous avons des reproches à faire à ceux d'entre vous qui pourraient doubler l'intérêt de la *Gazette* en lui fournissant une foule de détails, de renseignements, et qui refusent de le faire. Ceux-là sont coupables envers la classe agricole, et s'ils se donnent la peine de faire un retour sur eux-mêmes, ils seront forcés de se faire de graves reproches. Nous ne sommes pas, non plus, très-satisfaits des abonnés qui ont de l'argent pour tout, excepté pour payer leur abonnement à la *Gazette des Campagnes*.

Quant à ceux qui prétextent pour cause de retard, qu'il est difficile de nous faire parvenir trois trente sous, nous leur donnons pleine liberté d'envoyer une piastre, au lieu de l'abonnement exigé, le surplus sera reçu avec reconnaissance comme étrennes.

Quant à nos confrères, nous sommes très-satisfaits des principaux d'entr'eux, ils ont pour nous une bienveillance que nous ne saurions trop reconnaître.

Chers lecteurs, continuons de vivre en bonne intelligence, marchons résolument dans la voie du véritable progrès, et nous y trouverons le succès dans toutes nos entreprises.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

En faisant nos adieux à l'année qui nous échappe, il faut jeter un coup-d'œil sur l'héritage qu'elle nous laisse, pour voir si elle a été pour nous une bonne et tendre mère, ou si elle n'a été qu'une marâtre. Dans cet examen, il est raisonnable de commencer par nous-mêmes.

L'année 1866 sera mémorable dans les annales du Canada ; et quand plus tard, nous reviendrons sur les pages de notre histoire, nous en découvrirons de bien glorieuses à côté d'autres pleines de tristesse.

Le premier fait que nous y trouverons enregistré, est le voyage des commissaires nommés pour s'enquérir du commerce des Antilles, du Mexique et du Brésil. Le rapport de ces commissaires donne beaucoup à espérer pour l'avenir de notre commerce. Vient ensuite l'invasion fénelme, qui d'abord nous a causé tant de frayeur, coûté tant d'argent, exigé de nous de pénibles sacrifices, mais qui a hautement contribué à faire ressortir la bravoure, le dévouement de notre milice et de nos volontaires. Dans aucun pays, à aucune époque, on a vu plus d'ardeur dans le danger, plus d'empressement à courir aux armes pour défendre son pays, ses foyers et sa famille. Sans compter les ennemis, sans calculer leurs forces, on courait à leur rencontre aussitôt qu'on apprenait qu'ils avaient le pied sur le sol canadien. Cette page, à la vérité, est écrite avec du sang, puisque quelques-uns de nos braves restèrent sur le champ de bataille, mais cette teinte lugubre ne la rend que plus glorieuse et plus éloquente !.....

Passons à un autre événement qui a été applaudi par la majorité du peuple et exécuté par la minorité.

On se rappelle que les Chambres canadiennes se réunirent le printemps dernier, au bruit du canon, sous le coup de terribles menaces de la part de nos sibilateurs feniens, et des sourdes menées de quelques-uns de nos concitoyens. Qui pouvait engager nos législateurs à braver le danger, et à se réunir dans un temps où nous étions fortement menacés d'une terrible épidémie. Ils avaient compris que le régime qui nous régit depuis notre union avec le Haut-Canada, était devenu insuffisant, par suite du fanatisme aveugle et délirant d'un parti haut-canadien, et qu'il fallait, sans plus tarder, doter le Canada d'une constitution qui put le sauver des périls de l'intérieur, et le rendre plus puissant contre les dangers du dehors. Aussi se mirent-ils à l'œuvre avec ardeur. Ils examinèrent et discutèrent la nouvelle constitution article par article, ligne par ligne, et ne se séparèrent que lorsqu'ils purent dire : Voilà le code qui devra maintenant nous régir, si la mère-patrie le sanctionne. Et quelques semaines plus tard des délégués s'embarquaient pour la métropole afin de soutenir et défendre la mesure adoptée par les chambres canadiennes. Nous saurons bientôt le dernier mot de cette affaire de la première importance pour nous, surtout, canadiens-français.

Le Canada a eu à subir pendant quelques mois une épreuve qui lui a arraché bien des plaintes, de hauts cris de défiance. Pendant trois mois entiers, dans le temps consacré à la moisson, des pluies continuelles se sont abattues sur nos champs, et nous ont fait craindre les plus grands désastres. De toute part on entendait répéter ce cri de détresse : " Nous ne récolterons rien, tout va périr, les céréales germent debout, la partie moissonnée pourrit sur le champ, les patates se gâtent, etc., qu'allons-nous devenir ? " Cette fois encore, heureusement, il y a eu plus de peur que de mal, et la récolte a été, en quelques endroits, abondante ; dans d'autres, satisfaisante ; dans d'autres enfin, médiocre. Mais la disette n'est nulle part. Déjà la plus grande partie des produits des champs était à l'abri, le cultivateur songeait à se reposer des travaux de la saison, lorsqu'un épouvantable incendie vint jeter la consternation dans tout le pays, en jetant sur le pavé vingt mille de nos compatriotes québécois. En effet, qui ne s'est pas senti glacé d'effroi, en apprenant que tout le faubourg St. Sauveur, et qu'une grande partie du populaire faubourg de St. Roch étaient réduits en cendres, et que des milliers de familles se trouvaient sans abri, sans nourriture et presque sans vêtements, à l'entrée d'un de nos hivers. Mais, hâtons-nous de le dire pour notre consolation, la charité a abondé, là où la conflagration avait accumulé tant de ruines. Tous les cœurs se sont ouverts à la pitié, et chacun s'est empressé de puiser dans sa bourse, pour soulager tant de frères malheureux. Les Etats-Unis, la mère-patrie surtout, voyant notre impuissance à réparer un si grand désastre, nous ont tendu la main avec une libéralité digne de toute notre reconnaissance. Grâce au concours de tant d'âmes charitables, les pertes des plus nécessiteux seront en partie couvertes, et tous pourront traverser la rigoureuse saison, sans trop

souffrir du froid et de la faim.

Maintenant passons aux lettres et aux sciences. Notre pays a suivi l'élan donné, il y a quelques années, et l'an qui vient de finir a enrichi nos bibliothèques de plusieurs volumes importants. Nous pouvons citer entr'autres : Les *Mémoires* de M. DeGaspé ; — Les *Conférences sur le mariage*, par le Révd Père Braun ; — *Le calcul mental*, par M. Juneau ; — *La tenue des livres*, par M. N. Lacasse ; — *Vingt années de Mission*, par Mgr. Taché ; — *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la Religion et la Famille*, par le Grand-Vicaire Lafleche ; — *Les Abénakis*, par M. l'abbé Jos Maureault ; — *La découverte du tombeau de Champlain*, par MM. les abbés Casgrain et Lavergère. Quant à la presse, elle a aussi agrandi sa sphère, et depuis quelques mois seulement, trois nouvelles publications françaises sont venues offrir leur contingent de science et de lumière à leur pays. La dernière de ces publications, *L'Union des Cantons de l'Est*, qui nous est arrivé ces jours derniers, nous paraît remplie d'une sorte de volonté d'opérer le bien et surtout de détourner nos compatriotes de la voie qui conduit à la République voisine. Puisse-t-elle réussir dans sa noble et patriotique entreprise. Nous lui souhaitons succès et beaucoup d'abonnés bien payant.

Maintenant, éloignons-nous un instant du Canada pour parcourir à la vapeur les continents anciens et nouveaux, ce sera un voyage immense, mais aujourd'hui, on ne marche pas, on vole, et l'on se croit encore au départ, que déjà on est sur le point d'arriver. Occupons-nous d'abord des événements que la volonté de l'homme ne peut contrôler et qui sont de purs accidents. On a dit quelque part que l'année mil huit cent soixante et six pourra se vanter de nous avoir fait passer par le feu et par l'eau. Voilà sans doute une grande vérité qui est appuyée sur des preuves nombreuses. En effet, la France n'a-t-elle pas été le théâtre d'une inondation sans pareille dans ses annales, et dont les désastres se feront longtemps sentir. La Louisiane n'a-t-elle pas été inondée une partie de l'année, et serait-ce outrepasser la vérité que d'avancer que des torrents de pluie se sont abattus sur l'Europe et l'Amérique ? Mais pendant que la pluie et les inondations faisaient sentir à l'Occident de l'Europe et à notre continent les plus grands désastres, une sécheresse prolongée infligeait à plusieurs contrées de l'Orient des pertes et des souffrances nombreuses. Une correspondance adressée de Pékin à un journal français fait connaître que pendant onze mois consécutifs il n'est pas tombé une goutte de pluie dans cette capitale, ni dans les pays environnants. Les moissons ont péri sur pied, et les cultivateurs sont réduits à la plus grande détresse.

Et sous le rapport du feu, nous trouvons-nous mieux ? Non, assurément, et pour s'en convaincre il suffit de se rappeler que Port-au-Prince, que St. Pierre Miquelon, que Portland, que Nashville et Valparaiso, aussi bien que Québec, ont été, en partie, détruits par le feu, et les pertes qui s'en sont suivies sont

incalculables. Dans ces déplorables accidents, l'homme de loi a vu la main du Tout-Puissant conduisant visiblement les éléments destructeurs pour punir les crimes qui débordent sur la terre.

Si l'on passe aux événements qui paraissent, au premier abord, dépendre uniquement de la volonté des hommes, mais que Dieu pourtant contrôle toujours, que de sujets de tristesse et de crainte n'y trouvons-nous pas ? Si on jette un regard sur la grande république qui nous avoisine qu'y voyons-nous capable de nous rassurer ? Ce peuple qui est encore couvert de la poussière des champs de bataille, dont les habits sont encore teints du sang de ses soldats, ne paraît avoir recueilli aucun enseignement des quatre années de guerre civile qu'il vient de traverser. Il nourrit encore dans son sein les dissensions les plus déplorables. Une partie des vainqueurs ont le cœur rempli d'une haine implacable envers les vaincus, et ils ne tendent à rien moins qu'à en faire un peuple d'esclaves. On leur refuse l'exercice des droits que leur accorde la constitution et qu'on est prêt à accorder aux noirs ! On ne veut pas même leur permettre de donner leur voix dans le choix du premier magistrat de toute la nation ! Un pareil état de chose n'est rien moins que rassurant pour l'avenir du colosse américain. — Et le Mexique ! Que va-t-il devenir, battu qu'il est par les flots qui s'élèvent de l'intérieur et de l'extérieur ? Son empereur qui croyait pouvoir se passer de l'appui du clergé et de la partie saine de la nation, aujourd'hui qu'il est assuré de leur dévouement et de leur esprit de sacrifice, va-t-il profiter de leur libéralité pour se créer une armée forte et bien disciplinée qui mettra son trône à couvert des attaques des filibustiers du dedans et du dehors, ou va-t-il aller s'ensevelir dans son château de Miramar, pour y pleurer les grandes fautes d'un règne de deux ans ? Nous le saurons bientôt.

Puis l'Europe, la vieille Europe, quel spectacle a-t-elle offert au monde pendant l'année qui vient de finir ? Ceux qui l'ont examiné de près et attentivement n'ont pu se défendre de la comparer à un château antique, naguère encore étonnant de splendeur et de richesse, mais aujourd'hui se détériorant, tombant en ruines et prêt à s'écrouler sur sa base. Oui, l'Europe est en danger, et dans un danger d'autant plus imminent que ses souverains paraissent frappés de vertige et veulent la gouverner sans Dieu. Le pays qui entre tous les autres offre le plus alléchant spectacle, est la France ! Cette France qui tout dernièrement encore dictait la loi à toutes les nations, qui imprimait le mouvement à tous les peuples, comme elle est déchuë ! Mais, nous nous trompons, la France est grande encore, les véritables enfants de la France sont nobles, ont une âme forte et généreuse. Mais le souverain de la France, mais ceux qui environnent son trône font peser sur elle un bras de fer, étouffent l'expression de ses plus généreux sentiments et la poussent malgré elle vers l'abîme.

Trois événements ont pris le pas sur tous les autres, en Europe ; d'abord la guerre de la Prusse contre

l'Autriche, la paix humiliante qui en a été la conséquence pour cette dernière puissance. La guerre entre l'Autriche et l'Italie, la cession de la Vénétie ; puis enfin le retrait de la garnison française de Rome. Quel rôle a joué la France dans des événements aussi importants ? Elle a joué le rôle que lui a dicté la révolution ; on lui a dit de se faire, elle s'est tue ; on lui a commandé d'enlever son drapeau de la capitale du monde catholique, elle s'est empressée de l'enlever. Mais ces événements sont-ils décisifs, seront-ils durables, et l'année mil huit cent soixante et six pourra-t-elle se vanter d'avoir rétabli l'équilibre en Europe ? Oh ! non, au contraire, cette année laisse sur les bras de celle qui la remplace, les plus grands embarras et tout un bagage de désordres, de guerres, de bouleversements dont on ne saurait prévoir les épouvantables conséquences. Une seule de toutes ces questions ne suffit-elle pas pour faire trembler tous les souverains sur leurs trônes. Le Pape abandonné, sans armée, sous la main, pour ainsi dire, d'un roi brigant, d'une horde impie, etc., n'en voilà-t-il pas assez pour nous faire dire que 1866 n'a fait qu'accumuler des charbons ardents, des aliments pour le grand cataclysme que tous les philosophes chrétiens annoncent pour un avenir prochain. Mais peut-on en douter, quand on voit tous les gouvernements faire les plus grands préparatifs de guerre, établir commission sur commission, pour découvrir les armes les plus meurtrières, fondre des canons de plus gros calibres.

L'année 1867, malgré les fêtes splendides qu'elle nous prépare, malgré le palais géant qui s'élève au centre de la France pour recevoir les produits de tous les peuples, des représentants de toutes les nations de la terre, tous redoutent son approche, tous craignent ses embrassements. Pourtant, l'Eglise ne veut pas laisser ses enfants sans espérance, et elle aussi prépare une fête qui porte l'espoir dans le cœur de tous ses enfants. Cette fête qui devra réunir autour du saint pontife Pie IX presque tous les évêques de la catholicité, qui devra être célébrée avec une pompe sans pareille, sera la célébration du dix-huit centième anniversaire du glorieux martyr de St. Pierre et St. Paul. Nous attendons plus de cette solennité pour le rétablissement de l'ordre dans le monde, que de tous les efforts de la diplomatie, et de tous les préparatifs de guerre.

CORRESPONDANCES.

Causerie sur divers sujets.

Monsieur le Rédacteur,

« La Gazette des Campagnes, disiez-vous dans un de vos derniers numéros, n'est pas seulement agricole, mais encore elle a la prétention d'être catholique : » paroles qui ne sont en effet que le précis du programme de votre Gazette, depuis qu'elle se publie à Ste. Anne.

Vous annonciez au numéro précédent, que les argents dûs à la Gazette des Campagnes, pour souscriptions, s'élevaient à la somme de \$1,500. Que n'êtes-vous né, M. le Rédacteur, dans ces jours heureux, où le journal agricole était envoyé à

d'honnêtes mortels qui, à la vérité, étaient obligés de le payer, mais dispensés de le lire. Votre tâche aurait été autrement facile, vous n'auriez eu qu'à vous procurer de bons ciseaux, et à découper les morceaux de journaux agricoles de France. L'imprimeur, de son côté, aurait été dispensé de soigner si exactement ses caractères.

Les temps sont bien changés ; — beaucoup de travaux, — beaucoup de lecteurs, — mais d'argent, point !

Maintenant, M. le Rédacteur, vous me pardonnerez de vous faire part d'une conversation que j'ai entendue, il y a quelques jours dans les chais de 1^{ère} classe de la Rivière-du-Loup à Québec. C'étaient rien moins qu'un avocat et un seigneur qui s'y entretenaient, de quoi ? De la Confédération ? Nullement. — Du voyage de nos ministres en Angleterre ? Encore non — De la question du Mexique, de la Prusse, du Piémont ? Oh non, rien de cela. Tout simplement, on s'entretenait de la culture du lin et du chanvre ; et plus particulièrement encore, des vaches laitières. Cette dernière question attira l'attention d'un vieil anglais, et il crut devoir prendre part à la conversation. Il dit aux deux Messieurs qui paraissaient satisfaits de ce que leurs vaches leur donnaient 100 livres de beurre chacune : " Mais vous auriez un tout autre résultat, si vous leur donniez des boîtes de pain de lin "

En effet, je tiens pour certain qu'il y a de nos vaches canadiennes qui peuvent donner jusqu'à 200 lbs de beurre, d'un veau à l'autre, avec de bons soins.

Maintenant, permettez-moi de revenir sur la question des arérages, car je considère ce fait comme très grave, et il mérite d'attirer l'attention de tous ceux qui veulent du bien à nos cultivateurs. Il y va de l'honneur de ceux qui dirigent le mouvement agricole dans ce pays, et c'est pour eux un devoir important de s'occuper de l'avenir de la seule publication agricole qui soit à la portée de tous les lecteurs.

Les directeurs des Sociétés d'agriculture sont les protecteurs nés du journaliste agricole. Chaque directeur doit donc s'occuper de répandre la *Gazette des Campagnes* dans sa localité, et voir à ce qu'elle soit bien payée. Je n'ignore pas que les ressources de quelques Sociétés d'agriculture sont insuffisantes pour accorder un encouragement gratuit à la *Gazette*, mais toutes pourraient y souscrire pour un bon nombre d'exemplaires.

Quelques-unes des sociétés l'ont déjà fait, et il est à désirer que les autres suivent leur exemple cette année.

Qu'on me pardonne, si je termine en faisant aux sociétés d'agriculture les trois questions suivantes :

1o. Quel encouragement votre société peut-elle donner à la *Gazette des Campagnes* ?

2o. Pour les sociétés qui disposent de faibles ressources, le meilleur moyen d'encouragement ne serait-il pas de retenir sur les seconds prix, l'abonnement de la *Gazette*, qui serait en retour donnée *gratis* à ceux qui auraient obtenu deux prix ?

3o. Verrait-on d'un mauvais œil la *Gazette des Campagnes* élever le prix de l'abonnement à \$1.00 ?

Je serais heureux si les secrétaires de sociétés d'agriculture faisaient connaître au plus tôt les décisions de leurs sociétés sur chacune de ces questions. Ils pourraient les adresser à Monsieur le Rédacteur.

Etchemin, 18 décembre, 1866.

UN AGRONOME.

Enseignement agricole.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec plaisir, dans un des derniers numéros de votre

Gazette une correspondance signée " Un Prêtre. " Ce correspondant dit que s'il croyait avoir quelque influence auprès de vos lecteurs, il les prierait de ne pas laisser passer inaperçu un article dans lequel vous parlez de la nécessité d'introduire dans toutes les écoles, des livres qui traitent d'agriculture. Ce prêtre qui paraît si dévoué aux intérêts des cultivateurs, peut être certain que tous ceux qui, parmi eux, comprennent tant soit peu les avantages de leur état, désirent ardemment que l'on entretienne leurs enfants dans les écoles des travaux des champs, de la grandeur et de la noblesse de la profession agricole.

Votre correspondant vous promet l'appui du clergé ; cet appui ne peut manquer de vous faire arriver au succès.

Maintenant, Monsieur le Rédacteur, permettez-moi d'exprimer ma surprise et celle de tous ceux qui s'occupent de l'agriculture, de la conduite de certains journaux à l'égard de la question dont il s'agit. Ces journaux, si l'on croyait leur titre, sont agricoles aussi bien que politiques, littéraires, etc. ; mais s'agit-il d'une question aussi importante que celle de l'enseignement agricole, ils sont muets, ils n'ont pas un seul mot à dire, lors même qu'ils sont interpellés. Est-ce là ce qu'on devrait attendre d'eux ? Ou ils sont favorables à l'enseignement agricole, dans les écoles, où ils y sont opposés. Dans le premier cas, que ne vous accordent-ils au moins leur approbation ? Dans le second cas, qu'ils fassent connaître les raisons qu'ils ont d'y être opposés et alors s'engagera la discussion, qui ne pourra manquer de produire la lumière.

Tenez, Monsieur le Rédacteur, ces journaux, en se disant agricoles, me font l'effet de ces aventuriers qui s'affublent d'un titre ou d'un habit honorable, pour s'attirer le respect et la confiance des populations. Ces journaux, en se décorant de ce titre, ont voulu tout simplement attirer l'eau à leur moulin, et quand ils se sont aperçus que cette eau était en assez grande abondance pour faire tourner la roue, ils ont conservé leur titre trompeur ; mais ils ont mis nos intérêts complètement en oubli.

Mais, qu'on ne se y trompe pas, les cultivateurs ne sont pas aussi faciles à abuser qu'on le croit, et dans l'occasion, on s'apercevra qu'ils savent distinguer leurs vrais amis.

UN CULTIVATEUR CANADIEN-FRANÇAIS.

Wotton, 16 décembre 1866.

Rapport du Ministre de l'Agriculture pour 1865.

Nous accusons réception du Rapport du ministre de l'agriculture qui est très volumineux et qui contient au-delà de quatre cents pages. En le parcourant attentivement, on s'aperçoit qu'une main exercée et intelligente a travaillé à sa confection. On reconnaît également que bien des réformes ont été opérées dans le département de l'Enregistrement et de la Statistique, aussi bien que dans celui de l'Agriculture.

Le ministre qui est à la tête de ce département ne peut s'empêcher de signaler les efforts intelligents de son député, M. J. C. Taché, qui a inauguré plusieurs méthodes perfectionnées. Il admet que, malgré les réformes déjà opérées, les lois qui régissent notre Agriculture sont très-défectueuses. Il constate que le 1^{er} janvier 1865, le département a adopté un nouveau système de registre et d'index qui offre de grands avantages par la ponctualité qui règne dans la correspondance et autres transactions, ainsi que par la facilité avec laquelle on peut maintenant faire toutes les recherches.

L'espace nous manque pour nous étendre davantage sur ce précieux document, et tout ce que nous pouvons ajouter c'est que l'activité, l'expérience et l'habileté du député ministre nous fait espérer beaucoup pour l'avenir de l'agriculture en Canada.

L'âge des moutons—Moyen de les prévenir contre les attaques des chiens ou des renards.

On peut connaître l'âge des moutons par les dents de devant. Ils en ont huit et elles paraissent être toutes de la même grandeur. Dans la seconde année, les deux dents du milieu tombent et elles sont remplacées par deux larges dents. Dans la troisième année, il tombe une petite dent de chaque côté. Dans la quatrième année, les grandes dents sont au nombre de six. Dans la cinquième année, toutes les dents de devant sont grandes. Dans la sixième année, toutes les dents commencent à être usées. Dans la septième année, toutes les dents tombent ou se brisent. On dit que les dents des brebis commencent à carier à 5 ou 6 ans; celles des moutons commencent à pourrir à sept ans.

Un éleveur de moutons qui a beaucoup d'expérience dit qu'en suspendant des cloches au cou d'un certain nombre de moutons, soit dix par troupeau de cent, cela a l'effet d'éloigner les chiens. Quand les moutons sont effrayés, ils courent ensemble par groupe compact et le bruit des cloches effraie les chiens. Dans la Grande Bretagne et en Irlande, chaque propriétaire de troupeaux de moutons se sert de cloches. Elles sont utiles pour tenir éloignés les chiens et les renards; ces derniers sont très-carnassiers et détruisent beaucoup de moutons dans les lieux où l'on ne prend pas ces précautions.—*La Minerve.*

Elevage et engraissement de quelques jeunes porcs.

Nous avons souvent parlé des avantages d'avoir des cochons de races choisies. Tout le monde admet aujourd'hui que l'élevage des cochons canadiens n'est pas du tout profitable. Ils mettent plus de temps à grandir et à s'engraisser.

Nos lecteurs savent déjà que la ferme du Collège de Ste. Anne a acheté, de M. Globensky, de St. Eustache, un couple de cochons berkshire, pure race, importés d'Ecosse en 1865. Les petits provenant de ces animaux sont très beaux. Aucun n'a été vendu; mais elle a cédé, le printemps dernier, un bon nombre de petits provenant du croisement de cette race avec celle que le Collège avait déjà. Le plus grand nombre a été mis à l'engrais. D'après ce que nous apprenons de bonne source, tous ceux de ces animaux qui viennent d'être tués au Collège comme ailleurs, ont pesé depuis 232 livres jusqu'à 274, moyenne 253 livres. Ils étaient tous du mois de mars ou d'avril. Ils avaient donc de 8 à 9 mois au plus. A la ferme du Collège on en a tué sept le 18 de décembre. Le poids moyen a été comme ci-dessus.

Le même reproducteur reste à la disposition de ceux qui voudront élever de ces animaux, moyennant une piastre pour chaque animal. Les membres de la société d'agriculture du comté de Kamouraska jouiront de cet avantage à moitié prix.

Société d'agriculture de Kamouraska.

BUREAU DE DIRECTION POUR 1867.

Révd M. F. Pilote, président; P. Dessaint, écr., vice-président; M. Is. Dessaint, secrétaire-trésorier,

Directeurs: El. Dionne, écr., Ste. Anne; Dr. Têtu et M. Aug. Casgrain, Rivière-Ouelle; V. Taché, écr. et M. Louis Miller, Kamouraska; M. Hyp. Paradis, St. André; M. P. Pelletier, St. Paschal.

Elus pour la Chambre d'agriculture: Major Campbell, l'Hon. J. U. Tessier, Dr. Ross, M. P. P., J. Yule, écr.

Société d'agriculture de Rimouski.

A une assemblée des membres de cette société, tenue le 20 décembre dernier, les Messieurs dont les noms suivent, ont été élus officiers et directeurs pour l'année 1867.

Révd M. G. Nadeau, président; P. L. Gauvreau, écr., vice-président; Ed. Pouliot, écr., secrétaire-trésorier.

Directeurs: MM. Hubert Langlois et Jean Morissette, Ste. Luce; M. Abraham Lavoie, St. Anaclest; Révd. M. Duguay, Ste. Flavie; Désiré Bégin, écr., et M. Louis Parent, St. Germain; Olivier Roy, écr., St. Fabien.

Elus pour la Chambre d'agriculture: Major Campbell, l'Hon. J. U. Tessier, Dr. Ross, M. P. P., J. Perrault, écr., M. P. P.

ED. POULIOT, Secrétaire.

Rimouski, 22 décembre 1866.

Une correspondance sur l'exhibition de Drummondville reçue trop tard pour être insérée dans le présent numéro.

RECETTES.

Moyen d'éloigner les taupes.

Il est un moyen de se préserver de la visite des taupes. J'avais vu ce moyen indiqué dans un journal, et j'avoue que je l'ai employé sans trop croire à son efficacité. Mais une expérience de trois années consécutives me force à penser qu'il n'est pas à dédaigner. Je le conseille donc avec une certaine confiance à mes confrères en horticulture. — Plantez dans votre jardin (selon son étendue) deux, trois ou quatre pieds de ricin, *ricinus communis*, et les taupes disparaîtront incontinent; vous aurez de plus une très-belle plante qui, aux expositions du midi, peut prendre des proportions magnifiques. — (*Journal agricole de Verviers.*)

Ci-suit un extrait de la *Flore Canadienne* de M. l'abbé Provancher sur la plante *Ricinus communis*:

« C'est de la graine de cette plante qu'on extrait l'huile de castor des pharmacies, qui est purgatif et vermifuge. On la cultive sur une assez grande échelle aux Etats-Unis pour cette fin. Le Ricin cultivé comme plante annuelle dans nos climats est d'un très-bel effet dans nos jardins, par sa taille élevée, ses larges feuilles, sa couleur glauque violacée, etc. On dit que sa présence éloigne les taupes.

Maladie à la queue des bœufs.

Les bœufs sont quelquefois atteints d'une maladie à la queue. C'est comme une gerçure qui se produit dans le bouquet des crins qui termine la queue de ces animaux; lorsqu'on ne fait pas de remèdes assez tôt, cette gerçure contourne la queue, la partie inférieure sèche et tombe: ce qui prive l'animal de la houpe et le rend disgracieux.

Aussitôt qu'on s'en aperçoit, on a qu'à frotter et recouvrir la plaie avec de la fiente de cochon. D'autres emploient aussi avec succès la poudre d'alun calciné.

(Pour la Gazette des Campagnes)

DU LUXE ET DES VAINES PARURES

AU POINT DE VUE CHRÉTIEN ET CATHOLIQUE.

XIII. SOCIÉTÉ CONTRE LE LUXE ET LA VANITÉ DES PARURES.—EST-ELLE POSSIBLE DANS NOS CAMPAGNES ?

(Suite.)

Elle est possible, parce que tout peuple qui a conservé la vraie foi, trouvera, dans cette foi, le remède pour s'affranchir de l'esclavage de l'orgueil, suivant cette parole divine : *La victoire par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi.* Nous avons conservé la foi, comme j'en ai fait la remarque en commençant ce traité. *Elle est possible*, parce que Notre Divin Sauveur a vaincu le monde pour nous donner le courage et la force de le vaincre : *Ayez confiance*, nous assure-t-il, *j'ai vaincu le monde.* *Elle est possible*, parce que, dans un assez grand nombre de nos paroisses, la fermeté des parents secondant le zèle des curés, ont empêché le luxe et la vanité d'y prendre racine. Ces paroisses sont préparées à la recevoir. *Elle est possible*, parce que la presque totalité des jeunes filles n'ont pas encore secoué le joug de l'obéissance envers leurs parents, et qu'il suffit que ceux-ci le veuillent sérieusement pour arrêter le mal dans les familles et, par contre-coup, dans les paroisses. Je n'ai aucun doute que les parents chrétiens s'y prêteront de la meilleure volonté du monde, du moment qu'on les secondera.

Elle est possible, parce que tous les curés de la campagne, sans exception, ont conservé leur autorité sur tous ceux qui composent leurs paroisses, et qu'il leur suffit de s'entendre avec les parents pour ouvrir les yeux à leurs paroissiennes, en leur faisant comprendre les maux qu'engendrent le luxe et la vanité des parures. Il est certain qu'un très-grand nombre d'entre elles se rendront à leurs raisons. Les autres viendront plus tard. *Elle est possible*, parce qu'un nombre assez considérable de filles et de femmes ont adopté le luxe et la vanité des parures mondaines, sans les aimer, seulement, par entraînement, par respect humain, pour faire comme les autres, et qu'elles n'ont besoin pour y renoncer, que d'être détrompées et fortifiées par leur union avec les personnes chrétiennes qui n'y sont point habituées.

Elle est possible, parce qu'il y a encore, dans chacune de nos paroisses de la campagne, sans exception, un nombre très-grand de filles et de femmes qui ont eu le bonheur de se préserver de la contagion du luxe et de la vanité des parures. Rien n'est plus facile que de s'en servir pour former le noyau d'une société qui aura l'approbation cordiale de toutes les âmes chrétiennes, l'aide, en parole et en action, de tous ceux qui aiment leur religion et la prospérité bien entendue de leur patrie ; l'encouragement de tous les chefs de famille qui gémissent sur les tendances désastreuses du luxe et des excentricités des modes et des parures ; le concours empressé des hommes de bon sens qui voient englober dans ce gouffre sans fond, les moyens de faire honneur à leurs affaires, de pourvoir à l'établissement de leurs enfants et de maintenir la subordination dans leurs familles ; les sympathies de tous ceux qui suivent l'état de leurs affaires, qui travaillent comme des mercenaires et qui ne finissent plus à payer, chez les marchands, les comptes exorbitants pour des achats qui n'ont d'autres résultats que la satisfaction de l'orgueil et la sensualité de la chair. Car, combien coûte à nos braves cultivateurs tout ce qu'il faut pour satisfaire le luxe et le changement continu des modes et de la forme des habits !

Enfin une société contre le luxe et la vanité des parures est

possible, parce qu'il n'y a pas une seule femme ou seule fille généreuse et chrétienne qui, après avoir sérieusement pesé devant Dieu, le principe, le but, les motifs, l'esprit et l'âme d'une telle société, n'en voulut point faire parti et l'encourager par tous les moyens en son pouvoir.

Quel serait le principe de cette société catholique contre le luxe et la vanité des parures ? Le voici : JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES ET DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS, comme la " Société de la sainte tempérance de la croix " a pour principe : *Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre.* Quoi de plus touchant pour un cœur catholique !

Quel serait son but ? Le plus propre qu'il y ait pour exciter l'émulation dans le cœur des personnes du sexe, le voici : La gloire et l'honneur de notre religion, dans la campagne ; la conservation des deux plus belles vertus de la femme catholique, celles de la modestie et de l'humilité chrétiennes, qu'aucune autre vertu ne saurait remplacer chez elle ; le maintien de la grandeur morale de la femme catholique de nos campagnes, en la préservant de l'abaissement et de la dégradation morale qui sont les conséquences inévitables de la sensualité, du luxe et de la vanité des parures ; enfin le retour et la conservation des traditions catholiques que nous ont laissées nos ancêtres, dont la foi était si vive et si pratique, le bon sens chrétien si remarquable et si remarqué, l'honnêteté si inviolable, la franchise tant vantée, la bonne foi si renommée, et, en particulier, chez la femme de la campagne, la pudeur, la modestie, la chasteté et l'éloignement si parfait du faste, du luxe, des parures de la vanité et du sensualisme de la chair, qui la rendaient digne du respect et de la vénération des anges et des hommes et qui en faisaient la gloire de son sexe et la *bonne odeur de Jésus-Christ.*

Quelle serait l'âme de cette belle société ? La bienheureuse Vierge Marie, la seconde Eve, qui n'a pas été choisie de Dieu seulement pour donner un Sauveur au monde, mais encore pour aider spécialement aux personnes de son sexe à vaincre l'orgueil et la sensualité de la première Eve, en servant de modèle et de soutien aux femmes catholiques par sa toute puissante intercession auprès de Dieu, par ses vertus plus qu'angeliques et, plus spécialement, par sa modestie, son humilité, sa chasteté, sa pureté, son éloignement du monde, de ses vanités, de son esprit, de son esclavage, de son luxe et de sa sensualité.

Je le sais, j'en été mille fois témoin, nos filles et nos femmes font profession de dévotion envers la Sainte Vierge. Je les en félicite cordialement. Mais si cette dévotion est sincère, comme je dois le croire, refuseraient-elles de prendre pour modèle celle qui est *benie entre toutes les femmes* ? Refuseraient-elles de s'associer avec cette divine Vierge, pour lui aider à détruire, dans les paroisses, les funestes instincts d'orgueil et de vanité, déposés dans le cœur de la femme par l'orgueilleuse Eve ? Refuseraient-elles d'abandonner la première Eve, qui les a livrées à l'esclavage de Satan, pour suivre la seconde Eve, que le Dieu couronné d'épines n'a fait si sainte et si puissante, que pour aider spécialement à la femme rachetée de son sang divin à vaincre l'orgueil et l'amour de la vanité, qui jettent le monde catholique en dehors des voies du Calvaire ? N'aimeraient-elles pas, au contraire, à prouver la sincérité du culte qu'elles rendent à Marie, en s'unissant, sous les regards de cette *mère de douleur*, pour s'animer de son esprit et travailler, dans un concert de généreux dévouement, à arrêter les ravages toujours croissants que font le luxe, la vanité des parures et l'excentricité des modes, dans nos belles campagnes du Canada ?

Quelle sera donc la femme ou la fille catholique qui dira : Non ! Je ne veux point faire un sacrifice, dont tout le profit tournera à mon salut éternel et à mon bonheur, même temporel ? Je le répète : quelle est celle, entre toutes les filles

ou les femmes de nos campagnes, qui refusera de s'associer, de tout cœur, de parole et d'action, à une si sainte mission, si elle pèse mûrement ces paroles de son Sauveur : *Celui qui n'est point avec moi, est contre moi.* Paroles que la divine mère du Sauveur peut également lui adresser : *Celui ou celle qui n'est point avec moi, est contre moi.* Pourrai-je jamais croire qu'une fille ou une femme catholique, qui partage avec Marie le glorieux titre de mère, osât refuser de s'associer à Elle, et consentir par là, à se déclarer contre Elle ! Car il ne peut y avoir de milieu possible entre se mettre du côté de la très-sainte Vierge pour travailler d'action et de parole, à sauver la société, ou se mettre, par le luxe et la vanité, du côté du démon pour la perdre.

Quel sera l'esprit qui guidera cette admirable société ? Ou divine aisément la réponse à cette question. Ce sera l'esprit Catholique qui naît, grandit, se ranime sans cesse par les combats contre le monde, la chair et le démon ; qui se fortifie par la prière humble et confiante, par le renoncement à l'amour de soi, par l'obéissance à l'Église, à ses pasteurs et à ses parents, par la haine contre le monde et ses plaisirs, par la fuite de ses fêtes et de ses joies profanes, la fréquentation pieuse et dévote des sacrements de pénitence et de l'Eucharistie, l'accomplissement parfait des promesses du saint baptême, et la pratique fidèle et constante des saintes vertus de modestie, d'humilité et de modération en tout.

Or, je le demande, à quiconque n'a pas perdu son bon sens chrétien, quel moyen serait plus efficace que cette société, pour conserver cet esprit catholique, sans lequel tout ce qui est bon languit, s'affadit et s'éteint dans le cœur de la femme qui, une fois éprise de l'amour déréglé d'elle-même et de ses parures, s'énerve, se dégoûte de tout ce qui demande de l'énergie, de tout ce qui est sérieux et de tout ce qui exige des sacrifices, des efforts et des combats, en dehors de ce qui peut satisfaire son luxe et sa vanité.

Enfin, quels seront les motifs secondaires, mais cependant d'un très-grand poids, qui exigeront des filles et des femmes de la campagne le sacrifice de leur luxe et de tout ce qui tend, de près ou de loin, à satisfaire les exigences de la vanité et des modes ? Voici les principaux :

Premier motif. Pratiquer, dans chaque famille, la plus sévère économie, ne se permettre aucune dépense inutile, dans les habits, dans les ameublements et dans tout ce qui n'est pas absolument nécessaire, afin d'acquitter, jusqu'au dernier sou, les dettes malheureusement contractées, chez les marchands, pour des achats que le seul bon sens défendait de faire.

Second motif. Une fois les dettes payées, dettes qui sont comme des chancres qui mangent le fruit du pénible travail de nos braves cultivateurs, concentrer toutes les ressources des familles pour féconder nos terres, en y appliquant toutes les améliorations possibles, pour les rendre plus fertiles et en retirer des revenus plus abondants.

Troisième motif. Ne prendre sur ces revenus que ce qui est indispensable et ce qu'on ne peut se procurer sur la terre, et consacrer, sans réserve, tout le reste à aider à nos jeunes compatriotes à se former des établissements sur les terres de la couronne, afin de les empêcher d'aller perdre leur religion et leurs mœurs aux États-Unis, de se réfugier dans nos villes pour en augmenter la misère et la dépravation, et priver par là notre pays des bras vigoureux et nécessaires pour défricher nos immenses forêts, et diminuer ainsi nos revenus agricoles, qui sont les seuls qui rendent un peuple prospère et heureux.

Quatrième motif. Par toutes nos ressources consacrées à l'établissement de nos jeunes gens, parvenir à augmenter notre population et, par là, affermir notre nationalité, menacée d'être engloutie par le flot de l'immigration étrangère, qui augmen-

tera comme les vagues de la tempête, du moment que le chemin de fer intercolonial sera ouvert.

Cinquième motif. Conserver les terres aux propriétaires canadiens, dans nos campagnes du Bas-Canada, en se privant généreusement et patriotiquement de toutes les dépenses superflues et de luxe qui, en les chargeant de redevances, obligeraient à les vendre au risque de les voir passer entre les mains d'étrangers, ennemis de notre langue, de nos institutions et de notre sainte religion.

Sixième motif. Le renoncement au luxe et à tout ce qui nourrit la vanité, nous accoutumer à nous passer d'aller acheter chez les marchands, excepté ce qui est indispensable, afin de n'avoir pas la douleur de voir passer en pays étranger, les capitaux réalisés par la vente de nos récoltes, de nos animaux et de nos produits, sans aucun profit pour notre avancement et notre bonheur.

Septième motif. Mettre en honneur les manufactures de toile et d'étoffe, dans chaque famille de la campagne, s'en faire une gloire nationale, un besoin indispensable, et ne se croire jamais plus honoré ni mieux vêtu qu'avec des habits tissés et faits par nos sœurs et par nos mères canadiennes, comme il est dit de la nourriture que le cultivateur se procure par le travail de ses mains : *Vous mangerez le fruit des travaux de vos mains. Vous êtes heureux, et tout vous réussira.*

Huitième motif. Nous faire honneur, par vos habits modestes et sans prétention, d'appartenir au bon peuple de la campagne, le seul, en général, qui sait conserver ses mœurs pures, sa foi intacte, sa religion sans fard, et se dire, sans crainte de se tromper, l'enfant bien-aimé de la Providence.

Neuvième motif. Par l'établissement d'une société contre le luxe et la vanité, fournir aux personnes du sexe l'occasion de prouver aux hommes qu'elles aussi savent faire un sacrifice à leur religion, à leurs semblables et au bien général de leur patrie. Si les hommes ont cru devoir s'unir pour se relever de l'avilissement dans lequel les avait entraînés l'usage immodéré des boissons enivrantes, pour en arrêter les progrès, les femmes, en s'unissant comme eux, pourront facilement relever les personnes de leur sexe que la sensualité du luxe et des parures ont entraînées dans la voie funeste qui mène à la perdition des mœurs. Les hommes, en se privant de prendre des boissons qu'ils aimaient, se sont imposé un sacrifice, très-grand pour plusieurs d'entre eux, les femmes qui aiment le luxe et la vanité, ne se montreront pas moins généreuses que les hommes. Elles auront, elles aussi, le courage de faire un sacrifice que Dieu récompensera abondamment.

Je vais résumer tous ces motifs, afin d'en faire mieux comprendre la force.

Une société, entre les personnes du sexe de la campagne, qui aurait pour but de retrancher toutes les vaines et folles dépenses pour satisfaire le luxe, l'excentricité des modes et les exigences de la vanité, aurait les résultats suivants qui seraient, d'une importance majeure pour le bien de notre population canadienne. Elle aiderait à payer les dettes chez les marchands et à empêcher d'en faire ; elle donnerait les moyens d'améliorer la culture de nos terres, et à en retirer de plus grands produits ; elle favoriserait la colonisation et nous donnerait les moyens de nous emparer du sol, avant que des étrangers s'en emparent ; elle contribuerait à la conservation des terres de nos paroisses entre les mains de nos compatriotes canadiens ; elle empêcherait nos jeunes gens de chercher ailleurs les moyens de vivre, et affermirait notre nationalité en les gardant avec nous.

(A continuer.)

AL. MAILLOUX, Ptre., V. G.

Avoine concassée ou aplatie.

L'examen du crottin des chevaux a démontré qu'il se trouvait dans les déjections un vingtième de l'avoine non digérée; évidemment cette partie non digérée ne sert en rien à l'alimentation des animaux.

Donner aux chevaux une grande quantité d'avoine dont on retrouve une notable partie dans le crottin, nous a toujours semblé en dehors de l'économie qui doit faire la base de toutes les opérations agricoles.

Nous savons que cette question de l'avoine concassée ou aplatie a souvent fait le sujet de grandes discussions; nous savons aussi que des hommes fort compétents ont été d'avis très-différents. Nous ne les suivrons pas sur le terrain glissant de la polémique, et nous nous bornerons à citer des faits qui semblent irrécusables.

La plupart des vieux chevaux ne mâchent pas assez l'avoine; il en est de même des jeunes, lorsqu'ils sont gourmands ou qu'on leur donne une très-grande quantité de nourriture.

Suivons, s'il est possible, l'avoine non mâchée: elle arrive dans l'estomac où les sucs gastriques sont impuissants pour les dissoudre; elle traverse les intestins sans éprouver aucune altération, puisque, ren-lue dans le crottin, elle relève un peu mieux que si elle n'eût pas subi cette sorte de préparation.

Mais a-t-elle nourri le cheval? Cela nous semble impossible, à moins qu'on admette, comme on l'a fait pour la moutarde blanche, employée de nos jours pour guérir grand nombre de maladies, qu'elle agit mécaniquement.

En donnant de l'avoine aux chevaux, on n'a pas, que je sache, la prétention de faciliter la digestion par un corps inerte; on veut les nourrir et les faire profiter de tout ce qu'elle contient d'utile à leur alimentation.

Eh bien! nous avons la ferme conviction que ce n'est que lorsque les grains ont été légèrement broyés ou concassés, on, mieux encore, aplatis, c'est-à-dire rendus accessibles aux agents de la digestion, qu'ils peuvent être véritablement utilisés.

Avec cette théorie, qui est du reste fort pratique, on pourrait aller trop loin et dire: puisque les grains doivent être broyés, puisqu'il faut favoriser la digestion, faisons moudre l'avoine, l'orge, le seigle; donnons aux chevaux du pain fait avec ces farines ou encore quelque autre préparation.

Ce serait exagérer le système, qui, d'abord fort bon, deviendrait détestable.

Les chevaux ne s'accommodent pas des farines, ou du moins on ne doit les leur donner que comme accessoires. Il est nécessaire qu'ils mâchent leurs aliments, et c'est pour cela que nous proposons de ne faire que froisser, aplatis ou concasser très-grossièrement l'avoine.

Des essais fort intéressants ont été faits en grand tout récemment. On a nourri des chevaux avec des grains concassés, du foin, de la paille hachée, et on a trouvé une notable économie, tout en conservant aux chevaux leur santé et leur vigueur.

Depuis bien longtemps un mélange de

quatre cinquièmes d'avoine et un cinquième d'orge nous réussit parfaitement. Souvent la proportion de l'orge a été augmentée, et les animaux ne s'en sont pas mal trouvés.

Pour les bœufs et les vaches, la question change tout à fait. L'avoine, l'orge et tous les grains doivent être réduits en farine et non concassés. Dans ce dernier cas, ils se digèrent incomplètement, et l'on retrouve dans les excréments les fragments entiers de ces grains.

Les chevaux préfèrent les aliments durs, résistant sous la dent et qui ont besoin d'être fortement mâchés. Les vaches et les bœufs, au contraire, aiment les farines, les regains et les végétaux à grandes feuilles succulentes, qui du ruminer reviennent une seconde fois dans la bouche pour y être mâchés et imprégnés de salive. C'est que l'organisation de ces animaux est toute différente.

Malheureusement les essais faits n'ont pas toujours été assez raisonnés.

Les grains broyés ou concassés donnés aux chevaux à la mesure comme s'ils avaient été entiers, formaient une ration d'un quart ou d'un tiers moins forte.

Alors les chevaux maigrissaient; ils étaient moins forts, moins courageux, et l'avoine aplatie ou concassée était condamnée comme mauvaise.

Mais c'est en donnant la ration au poids qu'il faut faire l'essai; mais ce n'est pas en faisant une économie de quelques pintes d'avoine qu'il faut débiter.

Si deux chevaux nourris à l'avoine aplatie s'entretenaient mieux et sont plus vigoureux avec huit pintes que deux autres recevant la même ration de grain entier, ne faudrait-il pas continuer cette ration entière?

N'aurons-nous pas réalisé un véritable bénéfice avec nos chevaux vigoureux et en bon état?

Deux bons chevaux, bien nourris, bien entretenus, font le travail de trois mauvais et même beaucoup plus.

Souvent nous avons dit: mettez dans un arpent le fumier nécessaire pour qu'il produise une belle récolte, et ne disséminez pas cet engrais sur deux ou trois arpents.

Aujourd'hui nous disons: donnez à deux bons chevaux la ration d'avoine que vous donneriez à trois dont vous ne feriez que prolonger l'existence avec une faible ration et vous serez beaucoup mieux servi.

En agriculture, comme en toute chose, il faut de l'économie et non de la parcimonie, qui n'est ordinairement pas calculée.

Bodin.

Animaux domestiques.**Entretien, accidents, moyen de les prévenir.**

La manière dont on administre la boisson aux animaux domestiques est, dans certaines localités, vraiment déplorable. Elle engendre une foule d'accidents et de maladies dont les causes échappent au propriétaire et même à l'homme de l'art, qui sont victimes l'un et l'autre de la fourberie des domestiques insouciantes et paresseux.

Il n'est pas rare, en effet, dans les fermes qui possèdent un abreuvoir ou qui se trouvent

à proximité d'un ruisseau, de voir les sujets attachés à l'exploitation y chasser indistinctement tout le bétail pour le désaltérer, quels que soient d'ailleurs la saison, l'époque de la journée et l'état dans lequel se trouvent les animaux. Nous avons même vu pousser la négligence jusqu'à briser la glace de l'abreuvoir à coup de pioche et puis y amener, pour les faire boire, les chevaux encore tout harnachés, rentrant en transpiration et venant de faire un long voyage.

D'autres fois encore, ce sont les servantes qui transportent directement et sans plus de précaution, dans la crèche d'une étable bien chaude, l'eau glacée de l'étang ou de la fontaine voisine.

D'autres fois, on abandonne à lui-même, dans la cour de la ferme, le bétail à cornes qui vient de paturer du trèfle, sans faire attention que l'eau dont l'animal est libre de faire usage, peut devenir mortelle.

Doit-on s'étonner, après de semblables négligences, de la fréquence des indigestions, des coliques, des météorisations, des gourmes et de tant d'autres maladies qui emportent le bétail? Non; et pourtant il serait facile d'éviter les dangers auxquels on s'expose, car toutes les précautions à prendre se bornent, en été, à ne jamais faire boire les animaux entrant du travail avant qu'ils aient mangé pendant une heure, et, en hiver, à modérer le froid de l'eau, soit en y mélangeant un liquide chaud, soit en mettant cette eau dans une condition telle qu'elle puisse atteindre 15 à 20 degrés avant de la donner au bétail, ou en la plaçant dans les écuries ou les étables, afin qu'elle puisse prendre insensiblement la température qui y règne. Quelquefois les animaux refuseront de boire, soit qu'ils aient été égarés ou que l'eau soit sale; il faut les ramener dans le premier cas, et changer l'eau, dans le second.

À la rigueur, on pourrait aussi suivre cette règle quand on administre une forte ration de nourriture aqueuse, comme les betteraves, les carottes, les navets, les pommes de terre, etc. Pour parvenir au but qu'on veut atteindre, il n'y a qu'à placer les racines ou les tubercules dans l'étable où ils sont consommés, ou bien dans un compartiment voisin qui en a la température, et où on les laisse séjourner quelque temps avant de les employer.

C'est par l'observation de ces différentes méthodes, si simples et si faciles à mettre en usage, que les cultivateurs peuvent se soustraire aux nombreux accidents qu'ils ont si souvent à déplorer par suite d'imprudence ou de manque d'une précaution.

Maladie du cheval.

Un des principaux charretiers de Lévis, du nom de Joseph Thibault, perdit, la semaine dernière, par une maladie inconnue jusqu'ici en Canada, deux magnifiques chevaux qu'il avait l'habitude d'atteler en flèche (*tandem*). En sortant ses chevaux de l'écurie, quelques instants après, il s'aperçut qu'ils avaient la langue presque toute pourrie et exhalaient une odeur infecte. On dit que c'est absolument la même maladie

qui a sévi en Angleterre tout dernièrement et qui a fait de si grands ravages. Ceux qui s'occupent du traitement des chevaux et qui connaissent quelques moyens particuliers de prévenir ou de maîtriser une telle maladie et qui en donneraient connaissance publiquement soit par la voie des journaux ou autrement, rendraient un service à leur pays. — (Le Canadien.)

Maladie des chevaux.

Il y a quelques semaines, le Canadien et le Pays, après avoir annoncé l'apparition d'une étrange maladie qui avait enlevé plusieurs des chevaux de M. Thibeault, de Lévi, demandait comme une faveur pour le public, l'indication de remèdes contre cette maladie.

M. Médard Brunneau, de St. Constant, comté de Laprairie, a communiqué à la Gazette de Sorel ce qui suit :

"Lavez trois fois par jour la bouche du cheval avec du vinaigre et du miel arménien, mêlé de froment, ou bien avec du vinaigre, du nitre et du miel mêlés ensemble.

"Il survient quelquefois des chancres qui rongent la langue du cheval et qui y causent des désordres, si on y remédie quelques-uns appellent ce mal *pinsancle*.

"On le guérit en frottant la langue du cheval avec du vinaigre et du miel rosat.

"Quelquefois aussi les chevaux ont la langue blessée par le mors : il faut d'abord froter la plaie avec du vin tiède, et y répandre de la poudre de galles ou de grenade, séchée, ou bien on se sert de miel rosa, seul, ou mêlé de moelle de porc salé, à égale dose, avec un peu de poudre de chaux vive lavée deux ou trois fois ; autant de sel gemme pulvérisé ; le tout bouilli ensemble jusqu'à consistance d'onguent, dont on frotte la plaie après l'avoir lavée de vin tiède."

(La Gazette de Sorel.)

ANNONCES.

BROME DE SCHRADER,

Importé de la maison Vilmorin, Andrieux et Cie., de Paris, par le propriétaire de la Gazette des Campagnes.

On peut se procurer à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes de la graine de Brome de Schrader.

Les écrits qui ont paru dans les Nos. de la Gazette des Campagnes du 1er mai et 1er juillet 1865, ainsi que du 2 janvier 1866, recommandant la culture de cette plante fourragère, pouvant donner deux récoltes par été, suffisent pour inviter les cultivateurs à envoyer 25 cents en estampiles, par lettre affranchie, au soussigné qui s'empresse de leur faire parvenir, par le retour de la malle, un paquet de cette graine, suffisant pour en faire l'expérience, et pouvoir se procurer de la graine pour l'année prochaine.

FIRMIN H. PROULX

FEROU

DEPUIS la Rivière-du-Loup à Kamouraska, en suivant la voie du Chemin de Fer, un porte-monnaie contenant une vingtaine de piastres en papier, menues monnaies et timbres de postes. Récompense libérale sera accordée à celui qui le rapportera au Bureau de la Gazette des Campagnes ou au soussigné

J. ELZ. POULIOT, Avocat,
Rivière-du-Loup.

2 janvier 1867.

ON peut toujours se procurer au Bureau de la Gazette des Campagnes :

ESSAIS POETIQUES

PAR

LÉON PAMPHILE LEMAY

Prix : édition de luxe, \$1 ; édition in-16, 60 cents.

HISTOIRE DE LA MERE

MARIE DE L'INCARNATION,

par l'Abbé H. R. Casgrain, 467 pages, orné d'une photographie du portrait authentique de la Vénérable Mère, et de deux gravures en taille douce représentant, l'une l'incendie du monastère des Ursulines de Québec (1650), l'autre le monastère reconstruit en 1651 et incendié de nouveau en 1686.—Prix, \$1.75.

LES Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours, en 2 volumes—1er vol. 5s ; 2e vol. 3s 9d

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORT DE

M. MICH. F. H. PRÉVOST,

PRETRE DU SEMINAIRE DE ST SULPICE,

Ornée d'un portrait du vénérable défunt—30 sous

BIOGRAPHIES

DE

Messire C. GAUVREAU, V. G.

ET

Messire THS. B. PELLETIER

Avec PORTRAITS—30 sous les 2 biographies

ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE

DE

PAPIER A ECRIRE

ENVELOPPES

LIVRES DE COMPTE ETC

A VENDRE AU

PLUS BAS PRIX DE QUEBEC

MOULIN A COUDRE

DE

VICTORIA

A l'usage des familles.

L'AGENCE pour la vente de ces moulins donne un profit net de \$10.00 à \$15.00 par jour!!!

Plusieurs personnes trouveraient de l'emploi pour la vente de moulins à coudre, à l'usage des familles, la plus grande invention de notre siècle par ses nouvelles améliorations. Avec ce moulin on peut ourler, rabattre les coutures, border, cordonner, piquer et broder de la manière la plus parfaite et la plus régulière. Aucune famille ne devrait se priver de ce moulin sans rival, par la qualité et le prix.

Ce moulin sera envoyé à ceux qui feront parvenir au soussigné propriétaire, \$15.00 dans une lettre enregistrée.

Les soussignés paieront dix à quinze piastres par jour, à ceux qui agiront comme agents pour la vente de ces moulins à coudre, ou soixante-et-quinze piastres par mois, dépenses payées.

Pour renseignements s'adresser, par lettre affranchie, au soussigné

GATES & Co.,

No. 14, King Street East.

15 septembre 1866. Toronto, C. W.

AGENCE A STE. ANNE

DE

L'ECHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

ET

LA REVUE CANADIENNE

DU

FOYER CANADIEN

DU

FEUILLETON

ET DE

L'American Agriculturist

L'Echo, revue religieuse, scientifique, historique, littéraire et artistique, paraît le 1er et le 15 de chaque mois. L'abonnement est de deux piastres par année, payable une piastre dans le mois de janvier, et l'autre piastre en juillet. Ce journal aura 20 pages au lieu de 16, à l'avenir.

LES personnes qui désirent s'abonner à la Revue Canadienne, ou payer leur abonnement, pourront le faire en s'adressant à Firmin H. Proulx, au Bureau de la Gazette des Campagnes, Ste. Anne de la Pocalière.

Le prix de l'abonnement au Feuilleton est de \$1 par année, avec en outre une prime du portrait de M. F. X. Garneau.

Pour l'abonnement à l'American Agriculturist voir la page d'annonce du 15 de septembre dernier.

SIMON BEDARD
HORLOGER ET BIJOUTIER
Québec, No., 27, rue St. Jean
en dedans des murs

INFORME les cultivateurs qu'il a toujours en mains un assortiment considérable de bijouteries, telles que montres en or de tous genres, montres d'argent, chaînes en or pour Dames et Messieurs, boucles d'oreilles, bagues et jones pour mariage de meilleure qualité, bracelets en or et en jet, boutons de chemise de toutes sortes, épinglettes et boucles d'oreilles en jet, argenterie de toutes sortes, telles que cuillères, fourchettes, plats à pain, plats à biscuits, huilliers, etc., etc.

Aussi : horloges de tous patrons et de tous les goûts, en bronze, imitation de papier maché, fer, acajou, etc. Sacs de voyage, porte-manteaux en maroquin, lunettes d'opéra, et un grand nombre d'objets de fantaisie trop longs à énumérer.

Les montres, horloges et bijouteries sont réparées avec soin et exécutées sous le plus court délai.

Tous articles à être réparés dans cet établissement sont placés dans un coffre à l'épreuve du feu et des voleurs.

On peut aussi se procurer une variété considérable de *feux d'artifices* de toutes espèces et de tous prix.

15 août 1866.

J. B. C. HEBERT,
ET
J. ANCTIL,
Notaires et Agents,

ONT transporté leur bureau dans l'ancienne maison occupée par Chs. M. DeFoy, écr, No 15, rue St Joseph, Haute-Ville, Québec.

J. P. GENDRON,
Marchand-Horloger,

No. 9 Rue St. Jean, Québec,

INFORME le public que les MONTRES et BIJOUX qui lui seront confiés pour être réparés seront mis dans un coffre en fer à l'épreuve du feu.

VIN DE MESSE.

LE soussigné désire attirer particulièrement l'attention des Messieurs du Clergé sur son assortiment de VINS DE MESSE de première qualité qu'il vend à des prix très-réduits.

JOS. O. MATTE,
No. 78, Rue et faubourg St. Jean, Québec.

Seul Agent à Québec.

M. Jos. O. Matte ayant bien voulu se charger de l'agence de la *Gazette des Campagnes*, est autorisé à recevoir les argents dus par nos abonnés de Québec et des paroisses environnantes.

NOUVEAU STOCK D'AUTOMNE
CHEZ
MONTMINY ET BRUNET,
SAINT-ROCH, QUÉBEC.

LES soussignés ont l'honneur d'annoncer à leurs pratiques et au public, que leur assortiment de MARCHANDISES SECHES D'AUTOMNE et D'HIVER est maintenant très-complet et que les acheteurs y trouveront comme par le passé un choix magnifique et varié d'effets de goût et d'utilité achetés avec le plus grand soin sur les meilleurs marchés d'Europe, et qu'ils sont prêts à l'offrir, vû la grande rareté de l'argent, à des prix fort au-dessous des cours ordinaires afin d'en assurer promptement la vente.

Les personnes qui désirent réellement économiser feront bien de visiter leur établissement avant de se décider à aller ailleurs.

Quelques-uns de ces effets consistent en Wincey pour robes de toutes les couleurs uni et rayé, Wincey broché, Mohoire, Etoffe crêpée, Etoffes à manteaux et Manteaux tout faits et fait à ordre, genre tout nouveau Velours pour manteaux et pour chapeaux, Chapeaux en feutre et en velours, Plumes, Rubans, Fleurs françaises, Gants d'Alexandre, Mériro français de toutes couleurs, Couleurs noirs et de couleurs, Crêpe de qualité supérieure, Draps noirs superfins, Casimirs noirs et de couleurs, Tweeds canadiens aussi bas prix que 3s 9d la verge, Indiennes, Cotons, Shirting, Coton jaune, Coton filé, etc., etc.

Aussi un grand lot de Couvertes de laine et de Couvre-pieds frappés offerts à Grande réduction.

MONTMINY et BRUNET,
Saint-Roch, Québec.

15 novembre 1866.

A VENDRE

A la Grande-Baie, Saguenay

PLUSEURS terres en parfait état de culture, à quelques arpents de l'Eglise de St. Alexis, d'un moulin à scies, à farine, à carder, et d'une tannerie, savoir :

La ferme du Barachois.... 1300 arpents
La ferme du Moulin..... 450 "
La ferme du Village..... 450 "
La ferme du Portage..... 200 "

Condition de la vente.

Tout comptant ou au moins les deux tiers comptant. Le reste à crédit avec intérêt.

Pour plus amples informations, s'adresser à M. ROBERT BLAIN, à la Grande-Baie, Saguenay, ou à l'Hon. D. E. PRICE, Québec.

Chicoutimi, 20 novembre, 1866.

On trouvera, à la Librairie de la *Gazette des Campagnes*, un assortiment nouveau et très varié d'effets au prix réduit des villes.

TREFFLE ALSIKE.

LE soussigné offre en vente chez lui, de la graine de ce trèfle si avantageux pour les agriculteurs canadiens et que ceux qui en ont déjà essayé la culture préfèrent maintenant à toutes les autres espèces. Il fournit une récolte plus abondante que le trèfle rouge, résiste parfaitement à notre climat et plaît davantage aux animaux.

Pour les propriétaires d'abeilles il est surtout d'une importance qui se comprend facilement; il fournit en abondance aux abeilles des matériaux propres à la production d'un miel plus savoureux et plus pur même que le trèfle blanc.

Prix, la livre 40 centins.

THOS. VALIQUET, Apiculteur,
Ferme aux abeilles, St. Hilaire

FRAISE DE L'AGRICULTEUR,
ROUGE

Nouvelle variété formée, il n'ya que trois ans, recommandable par sa grosseur et son bon goût. Madame Valiquet en a fait une récolte superbe cette année. Elle offre en vente 1000 plants de ces Fraisiers, qu'elle a élevé avec soin.

Prix : 25 cts. chaque ; 60 cts. pour 3, \$1 pour 6 ou \$1. 50 la douzaine, expédié, *free*, par la poste, ou si par *express*, à la charge de l'acquéreur. On pourra se procurer ces plants au printemps; Que les amateurs s'empressent de faire leur commande; Adressez franc de port à

ADOLPHE VALIQUET, St. Hilaire.

Certificat. — Les fraises de Madame Valiquet sont les plus grosses et les meilleures au goût que nous ayons vues.

C. O. Rolland, BRUCE CAMPBELL,
H. BAILEY,

PEPINIÈRE A ST. HILAIRE.

LE soussigné informe les cultivateurs qu'ayant fait une étude spéciale sur la culture des arbres fruitiers chez un des principaux pépiniéristes des Etats-Unis, pendant l'espace de trois ans, a à sa disposition un magnifique jardin d'arbres fruitiers de toutes espèces, à St. Hilaire, et il pourra fournir aux amateurs de fruits, à des prix réduits

1,000 pommiers fameuses de 3 ans
500 " Sybérie,
1,000 gadelières rouges et blancs,
2,000 fraisiers agriculturist,
5,000 " espèces différentes.

Le soussigné aura constamment en mains de la graine de tabac de différentes espèces. Ayant étudié la culture du tabac pendant un an chez M. Laytrophe, grand cultivateur de tabac aux Etats-Unis, il pourra donner tous les renseignements possibles sur la culture de cette plante.

NAPOLÉON C. VALIQUET,
Pépinériste à St. Hilaire.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC
DÉPART ET ARRIVÉE DES CHARS

De la Pointe à la Rivière-du-Loup.

STATIONS.	Aller.	Retour.
POINTE LEVI	10 00 A M	3-55 P M
Hadlow	10-10	3-45
Chaudière Junction	10-30	3-22
St Jean Chrysostôme	10-43	3-07
St Henri	11-00	2-50
St Charles	11-26	2-25
St Michel	11-45	1-50
St Valier	11-58	1-37
St François ou Berthier	12-15 P M	1-18
St Pierre	12-30	1-05
ST THOMAS	12-48	12-48
Cap St Ignace	1-10	12-08
L'Anse à Gile	1-20	11-58 A M
L'ISLET	1-33	11-46
	1-50	11-31
Trois Saumons	2-03	11 21
St Jean Port Joli	2-20	11-04
Elgin Road	2-32	10-51
St Roch	2-46	10-38
STE ANNE	3-09	10-15
Rivière Ouelle	3-29	9-56
St Denis	3-46	9-39
ST PASCAL	4-03	9-22
Ste Hélène	4-23	9-02
St André	4-33	8-52
St Alexandre	4-43	8-39
Chemin du Lac	5-03	8-19
RIVIERE-DU-LOUP	5-23	8-00

ROYAL VICTORIA HOTEL,
HUBERT PICHÉ,
 PROPRIÉTAIRE.
SOREL, C. E.

TERRE A VENDRE

UNE magnifique terre, dans la paroisse de St. ELOI, comté de Témiscouata, contenant quatre arpents de front sur quarante-deux de profondeur, avec maison, étable et grange. Cette terre n'est qu'à 40 arpents de l'Eglise.

Conditions de paiement très-libérales.
 S'adresser à M. le Curé du lieu,
 J. C. G. GAUDIN, Pire.

N. GAUTHIER,
NOTAIRE,

TIENT son Bureau à MONTMAGNY,
 près de l'Eglise.
 14 avril 1866.

A vendre à l'imprimerie de la Gazette
 des Campagnes

JEUX DE CARTES VARIÉES
Papier à tapisser, etc., etc.

NOUVELLES
MARCHANDISES SECHES

Patrons de Robes

Popelines rayés,
 Lustrés rayés,
 Draps de Paris rayés,
 Mérinos Français de toutes les nuances.

Vêtements de dessous

Chemises du Canada L. W.,
 Caleçons du Canada L. W.,
 Chemises et Caleçons d'Ecosse L. W.
 Bonneteries du Canada et d'Ecosse, de
 toutes grandeurs et de toutes couleurs,
 garantis donner satisfaction.

Nouveaux Tweeds

Tweeds du Canada et d'Ecosse, tout laine,
 Flanelles du Canada, toute laine.

A vendre chez

LÉGER et RINFRET

No. 4 rue St. Jean, Haute-Ville

15 octobre, 1866.

Québec.

LE CONSERVATEUR DES DENTS



PHILODONTÉ

Odorant du Dr. POURTIER, chirurgien-dentiste. Préparation hygiénique scientifiquement composée pour purifier la bouche, conserver les gencives et les dents. A vendre chez tous les pharmaciens et à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes.

2 novembre 1866.

E. BAZARETTI,

MARCHAND DE TABAC

No. 39, Rue du Pont (Craig), St. Roch,

QUEBEC,

REMERCIÉ les cultivateurs et ses amis de l'enconagement libéral qu'il a reçu d'eux et les informe qu'il vient d'ajouter une Papeterie à son commerce de tabac.

Il aura constamment en mains Tabac en feuille, en poudre, à fumer et en torquette, Cigares, Pipes en bois et en terre, Allumettes, Sacs à tabac, Tabatière, etc., etc. qu'il vendra au plus bas prix.

La papeterie sera toujours bien assortie de Livres de comptes et de notes, Papier à écrire, Enveloppes, Plumes, Encre, Craions, Porte-monnaie, Porte-Cigares, Chapelets, Croix, Médailles, etc., etc.

Et aussi un grand assortiment de Parfumeries françaises et anglaises.

15 octobre 1866.

A vendre, à l'imprimerie de la Gazette
 des Campagnes :

HUILE DE CHARBON

TROIS CHELINS LE GALLON.

MM. BÉLANGER & GARIÉPY

ONT l'honneur d'annoncer au public, et aux membres du Clergé en particulier, qu'ayant agrandi de beaucoup, leur établissement, ils ont en même temps importé, et reçoivent chaque jour d'Europe quantité d'objets nouveaux dans leur branche de commerce consistant en Services de table en argent—Coutellerie de Rodgers—Ustensils de ménage—Quincaillerie, etc.

Un nouveau choix de Lustres à Gaz, à l'Huile de Charbon, particulièrement pour l'usage et l'ornement des Eglises.

Ces Messieurs ayant pris des arrangements exprès avec les principales maisons de commerce d'Angleterre, offrent d'importer à commission toute commande qu'on voudra bien leur confier et cela sous un très-court délai.

Les Cultivateurs trouveront chez eux les ferrures dont ils ont besoin, et tous les instruments nécessaires à leurs travaux.

Québec 9^e, rue La fabrique, à Penseigne
 du Gros Marteau.

F. A. ST. LAURENT

IMPORTATEUR DE QUINCAILLERIE

No. 6, rue et faubourg St. Jean

QUEBEC.



F. A. St. L. a constamment en
 mains :

Ferronneries de tous genres, Ferrures de maisons, Outils pour les ouvriers, Glaces de miroirs, Couleurs sèches et à l'huile, Vitres, Mastic, Huile pour peinture, Pinceaux, Brosses, Ferblanc, Tôle, Pistolets, Fusils, Poudre, Plomb, Capsules, etc.

Les Cultivateurs trouveront aussi à ce magasin un assortiment complet d'instruments pour l'agriculture.

A vendre en gros et en détail.

NOUVELLES MARCHANDISES

VENANT d'être reçus, Drap de Moscou, Drap de Molléton, Drap de Castor, Drap de Pilote, Drap double foulé, Nouvelles Etoffes pour Palletots, Nouveaux Tissus d'Ecosse, Nouveaux Tissus de manufactures du pays, Vêtements au tricot, Flanelle blanche et de couleur, Flanelle de goût, Chemises de Flanelle.

NOUVELLES Etoffes à Robes pour l'automne et l'hiver, Nouvelles Etoffes pour Mantilles d'automne et d'hiver, Nouvelles garanties de Robes et de Mantilles, Echarpes et Châles dans les derniers goûts, Châles au tricot.

NOUVEUX Chapeaux de Feutre pour Messieurs, Casquettes d'automne, Chapeaux Ecosseis, etc.

En vente chez

HAMEL et FRÈRES,

2 nov. 1866. Québec, Rue Sous-le-Fort